

—Mais.....mais.....je ne sais pas, balbutia Mlle de Valcourt.

Ces mots furent prononcés si drôlement que Maximilienne ne put s'empêcher de rire.

—Veux-tu que je te dise ma pensée ? reprit-elle ; eh bien, je crois que tu exeres une petite vengeance.

—Oh ! Maximilienne !

—Que tu veux faire sentir à Eugène qu'il n'a pas toujours été aimable avec toi. J'ai deviné, n'est-ce pas ?

—Je ne sais quoi te répondre, dit Emmeline visiblement troublée ; je t'en prie, ne me questionne plus ; sans le savoir tu me fais souffrir.

Mlle de Coulange eut un sourire intraduisible.

Ma chère Emmeline, dit-elle d'un ton affectueux si je t'ai fait de la peine sans le vouloir, j'aurai, je l'espère, le pouvoir de te consoler. Parlons d'autre chose.

—Oui, parlons d'autre chose, répliqua vivement Emmeline, qui cherchait à se soustraire aux petites taquineries de son amie.

—Il faut que je te dise que j'ai fait un jolie rêve.

Un sourire effleura les lèvres d'Emmeline.

—J'ai rêvé que tu étais ma sœur.

—Vraiment ?

—Oui, parce que tu venais de te marier et que tu avais épousé mon frère.

Une vive rougeur colora les joues de Mlle de Valcourt.

—Je n'ai pas besoin de te dire si j'étais heureuse, poursuivit Maximilienne. Quelle joie pour nous tous ! Il y a quelque temps que j'ai fait ce jolie rêve, et depuis, chaque fois que j'y pense, je me dis qu'il se réalisera.

Emmeline ne répondit pas ; mais elle eut un soupir étouffé.

—Eh bien, tu ne dis rien ? fit Maximilienne.

—Que veux-tu que je dise à propos d'un rêve ?

—Est-ce que tu n'admetts pas qu'il puisse devenir la réalité ?

—Lorsque M. Eugène voudra se marier, il trouvera facilement une jeune fille d'un grand nom, beaucoup plus riche et plus jolie que moi.

—Oh ! oh ! voilà une bien grande modestie ! répondit Maximilienne. Mais comment te vois-tu donc, ma chère Emmeline ? Eh bien, moi, je te trouve plus charmante que toutes les autres, et j'en connais plusieurs, parmi les plus jolies et les plus fières, qui sont jalouses de ta beauté, qui envient ta grâce et ta distinction, tes beaux grands yeux bleus, tes dents ravissantes et ta magnifique chevelure. Quant à la richesse, nous n'avons pas à en parler. Tu jugerai mal mon frère si tu le croyais capable de voir dans le mariage la question d'argent. Certes, nous avons une assez grande fortune pour qu'il ait le droit de ne consulter que son cœur dans le choix d'une femme. Là-dessus, je connais ses idées et je sais ce qu'il pense. Serait-elle pauvre, Eugène épousera la jeune fille qu'il aimera, qui aura su lui plaire par les qualités du cœur.

—Soit ; mais je ne suis pas, je ne puis pas être cette jeune fille-là, dit Emmeline d'une voix oppressée.

—Pourquoi ?

Emmeline ne trouva rien à répondre. D'un de ses bras Maximilienne entoura la taille svelte de son amie.

Il y a une chose que tu ignores, sans doute, et que je vais t'apprendre, reprit-elle : sache donc que ta mère et la mienne, M. l'amiral et mon père, désirent que tu épouses mon frère.

Emmeline tressailla. Maximilienne continua :

—Il y a treize ou quatorze ans, paraît-il, —tu étais bien jeune alors, —que ton oncle et mon père, en causant de leurs projets d'avenir, vous ont fiancés.

Le trouble de Mlle de Valcourt augmenta encore.

—Eh bien, fit Maximilienne, que penses-tu de cela ?

—Je pense que ce n'est pas suffisant.

—C'est vrai, il faut quelque chose encore ; mais, cela existe. Emmeline, ne vois-tu pas que depuis un instant je cherche à provoquer ta confiance pour t'amener à me faire un aveu. Tu es toute tremblante, tu tiens tes yeux baissés et c'est en vain que tu essayes de me cacher ton trouble ; pourquoi es-tu ainsi ? Je ne te le demande pas, je le sais. Va, il m'a été